

Mesdames, Messieurs de l'Académie,

Philippe Garel est reçu ce jour dans notre vénérable Institution. Il m'a demandé de le présenter.

Pour autant qu'elle m'honore, cette mission me met dans l'embarras comme il le serait sans doute lui-même, si me retournant vers lui et paraphrasant le titre du célèbre tableau de Gustave Courbet, je lui disais "Bonjour Monsieur Garel"... Afin qu'il s'explique.

Dans cette œuvre de 1854, Courbet se représente face à deux personnages qu'il salue. Mais lui seul attire la lumière et lui seul émet une ombre. Le charme, le sens et le secret de ce tableau sont de la même nature que l'œuvre de Philippe Garel : l'ombre et la lumière sont les énigmes constantes de son travail.

L'interrogeant sur son premier souvenir d'une œuvre d'art, il évoque l'enfant qu'il était à Trébeurden, la petite ville de Bretagne où il est né en 1945.

Un jour, lors d'une visite en famille dans une ferme voisine, il est laissé seul par les grands qui discutent. Curieux, il vadrouille dans la maison vers une pièce sombre qui l'attire. Là, une étrange lueur perce l'obscurité ; elle flotte dans la pénombre. Brune, jaune, dorée, insaisissable : il ne sait comment la définir. Comme une présence magique, elle l'immobilise. Interloqué, il ne peut plus bouger tant il est fasciné.

Peu à peu, ses yeux s'habituent à l'obscurité et il découvre parmi les formes banales que le fantôme qui l'a tant captivé n'est que l'or d'un cadre qui protège une peinture. Dans le cadre, il y a bien une toile, mais il n'a aucun souvenir d'elle, sinon qu'elle était sombre.

Ni le jeune Philippe, ni l'homme plus tard, ne sauront expliquer cette émotion qu'il évoque cependant comme un événement fondateur. Permettez--moi d'emprunter le mot de Freud en nommant ce moment : " sa scène primitive ". n'est-ce pas là le signe par lequel commence son destin d'artiste ?

Notons que ce qui marque l'enfant, bien plus fort qu'aucune image ou autre chose précise est un étonnement physique qu'il va tenter, tout au long de sa vie de reproduire à travers son œuvre.

Philippe Garel est-il dessinateur ? Peintre ? Sculpteur ? Installationniste ?

Si nous prenons la peine de lire les textes, les notices et les modes d'emploi fantaisistes qui accompagnent certaines de ses pièces ne pouvons-nous pas dire qu'il est aussi écrivain, poète plutôt ?... Pour preuve, les titres qu'il choisit ! J'évoquerais celui de la monographie publiée par Alin Avila : "*Un luxe de Pénurie*".

"Un luxe de Pénurie" voilà un oxymore qui exprime mieux que tout la conduite de sa pensée : concevoir l'inconcevable. Et voyez-vous, mon embarras se continue,

car ce que je viens de vous dire est probablement déjà faux, Philippe Garel est déjà ailleurs.

N'est-il pas ingénieur et mécanicien ?

Ses objets bougent, ils s'illuminent et font du bruit, ils volent même. Pour chacun d'entre-nous, il faudrait le concours d'une équipe de techniciens et d'artisans, alors que pour lui, il fait cela tout seul et il sait trouver le temps qu'il faut, car du temps, il a une conception que nous ignorons. Ne dit-il pas : " Je suis d'un temps qui n'est que le mien.

N'est-il pas géomètre ?

Les sciences de la perspective n'ont pas de secret pour celui qui n'a rien appris dans les livres. Ce sont ses doigts qui connaissent intuitivement presque tous les traités. Et pour cela, ses dessins nous conduisent dans des recoins aussi profonds que fictifs de l'espace et se présentent souvent comme des anamorphoses.

Faut-il vous dire que tout ce qu'il fait est parfaitement réussi ? Car faire et faire bien est la politesse naturelle qu'applique Philippe Garel en toute chose. Par respect pour son public et pour les idées qu'il développe.

Mais en ce moment, je souhaite dissiper tout malentendu : Philippe Garel est l'inverse d'un touche-à-tout. Son œuvre est chargée des interrogations que l'art contemporain – comme pensée et comme acte – contient de gravité et d'ironie. Il est un artiste complet qui se tient debout, face aux problèmes du monde.

Un artiste n'est-il pas cet homme qui constamment se fracasse contre les murs du réel et qui trouve sa force, non pas en croyant avoir réussi quelque chose, mais au

contraire, parce qu'il n'a pas atteint son but ? C'est pour cette même raison que je partage avec Philippe Garel cette nécessité d'aller tous les matins à l'atelier, poursuivre ce qui différemment nous démange.

Quand ai-je vu ses œuvres pour la première fois ?

Ce n'était pas loin d'ici, rue des Beaux-Arts, dans les années 70, ces années d'or du dessin. Les siens étaient immenses, d'un noir persistant. Ils représentaient des murs de salle de bain où, bien sûr, se tenait un miroir. Glaces, miroirs et verres : autant d'invitations faites à l'artiste pour nous leurrer avec de fausses perspectives. Dans le célèbre tableau des époux Arnolfini, Van Eyck montre par de nombreux jeux de reflets, à la fois ce qui est au-devant de lui et ce qui est derrière son dos. Les peintres du XVII^e siècle, notamment en Hollande, excellaient dans ce genre qui, au-delà des représentations, évoquait la vanité des apparences. Avec ses représentations, Garel lui aussi installe le réel dans le doute. Un doute grave mais souvent plaisant, irrévérencieux où pointe l'ironie.

Jamais sarcastique, l'ironie est pour lui une science du sens-autre : elle lui permet de proposer des objets aussi saugrenus que des palmes aquatiques et des pantoufles à talon haut, sans oublier ses plastrons de décoration en capsules de bouteilles de bière et même une grenade dont les éclats sont des verroteries qui scintillent.

Et que dire de ses espaces impossibles ?

Sur de somptueux dessins et pastels, par le trait et les mathématiques intuitives, il nous révèle des scènes si irréelles qu'elles en deviennent véridiques. Il est alors un magicien dont les tours sont vrais. Faudrait-il rapprocher Philippe Garel d'Alphonse Allais et des Incohérents ? Mais ses jeux sont des tours qui ne représentent qu'une infime partie de son travail, un délassément où il n'oublie pas le principal : subordonner l'émotion aux choses de l'esprit.

En cette circonstance, je dois me rappeler que j'évoque l'œuvre de Philippe Garel dans sa chronologie. Tache impossible, je vous préviens car rien n'est aligné, tout se mélange... Mais je vais tenter la chose.

Philippe Garel a une longue carrière, elle commence aux Beaux-arts de Quimper puis à Rennes où, avec une bande d'amis, ils défendent une manière de peindre et de dessiner. Sa première exposition a lieu voilà plus de quarante-quatre ans à la maison de la culture de Rennes. Enfin il monte à Paris où il fréquente les Beaux arts, à quelques pas d'ici.

Ce sont ces dessins qui lui ouvrent les portes des galeries. À Bruxelles, la Galerie Lanzemberg, à Madrid, la Galerie Juana Mordo, à Paris, la célèbre Galerie Loeb puis longtemps à la Galerie Patrice Trigano.

En Italie, il a une longue collaboration avec la galerie Forni de Bologne qui le présentera plusieurs fois à la FIAC puis à Art Paris et dans de nombreuses autres manifestations d'art contemporain.

Du côté des institutions, les signes sont rares mais toujours forts. Le dernier achat de l'Etat, un "*paysage au vol d'oiseau*" remonte à 2014 lors de son exposition à la galerie Area à Paris deux ans après sa splendide occupation du Musée Cognac Jay.

Le musée de Sens en 2012 lui rend un vigoureux hommage, tout comme la fondation de la MATMUT à Saint-Pierre-de-Chartreuse qui inaugure ses lieux avec une grande exposition. C'est alors que lui est confiée la réalisation d'une crypte qui abrite aujourd'hui son panthéon de bronze.

Bien sûr, son œuvre est allée aux Etats-Unis, dans de nombreux autres pays et, en Chine, la galerie du musée national à Pékin a récemment acquis une très grande de ses œuvres.

Mais si tout cela est nécessaire pour vivre, cela ne constitue pas l'essentiel de ses préoccupations. Je ne connais pas un artiste qui a refusé autant de propositions commerciales et d'expositions, pour lui, l'art tient ses nécessités ailleurs.

Pas plus qu'il n'y a de progrès en matière d'art ou d'histoire de l'art, il n'y en a dans l'œuvre de Philippe Garel. Tout de suite son monde est posé. Il ne fera qu'en développer les possibilités tout au long de sa vie, avec une même constance.

Il lui faut toujours au départ, comprendre le monde par le regard et l'intuition. Ensuite, il saisit un crayon et par le filtre de sa sensibilité, la chose qu'il observe devient la sienne, tout autre que ce qu'elle semblait être.

Tout ce qu'il fait est chose vue. Et si la chose n'existe pas il l'invente. Tout comme Poussin, il réalise des maquettes qu'il va scruter sous différentes lumières, car la justesse de ses espaces ne peut pas s'improviser. Elle doit se vivre pour être comprise et restituée: *"Ainsi chez Garel, la réalité et la fiction se mêle en dépit du caractère si plastique et si insaisissable des figures représentées. Une mystérieuse oscillation entre réalité et fiction"* dit le conservateur allemand Rudolf Kober.

Dessiner.

Au début, il y a le dessin.

Il l'a appris de lui-même puis aux Beaux-Arts de Rennes où il séjourne de 1962 à 1968, mais l'enseignement est à la déconstruction de l'œuvre et donnait au dessin un rôle mineur. *"Après avoir achevé mes études j'étais décidé, il me fallait apprendre le dessin"*. Dessiner, c'est décider.

Pourrait-on dire qu'il a un crayon greffé au bout du bras tant pour lui le dessin est permanent. Depuis toujours donc, comme par manie, il ne cesse de griffonner dans ses cahiers, des notes où se mêlent les choses observées et les choses auxquelles il pense et celles qu'il fera peut-être un jour. Philippe Garel a besoin de porter longtemps en lui ce qu'il va réaliser. *"C'est maintenant que je peins les tableaux dont j'ai rêvé voilà quinze ans"* explique-t-il.

"Je me demande si tout ne viendrait pas du noir" dit Philippe Garel et Alin Avila lui réplique : *"Le noir n'est-il pas la*

vraie lumière du sens ?”. Presque tous ses dessins commencent au noir, souvent avec la paume de sa main, il écrase du graphite, puis avec une gomme ou de la mie de pain, il fait venir les lumières. S’en suit un ballet d’ombres et d’éclaircies.

Ne dessiner que des ombres, c’est-à-dire des instants fugaces qui disparaissent sans avoir la vanité d’arrêter le temps. Des ombres de tableaux ou de pas grand-chose, pour que l’exploit plastique soit une énigme totale.

Par exemple, ses derniers dessins rendent un hommage malicieux à Malevitch. Notre artiste va ainsi— toujours aussi irrévérencieux— de Rembrandt à Malevitch. Du noir ou du blanc, du jour ou de la nuit, qui est premier ? Faut-il éclairer ou assombrir un carré noir sur une toile blanche ? La question est plus ardue qu’elle n’y paraît, et dans quelques grands dessins gris, Philippe Garel n’hésite pas à y cacher derrière le papier un néon électrique qui en modifie et accentue les valeurs.

Le dessin le poursuit comme une expérience autonome à la fois de son art et de son être.



Peindre ou aller du noir à la couleur

Si le dessin est son œuvre au noir, elle s’accorde toujours aux feux de la couleur, à celle des pastels qu’il fabrique lui-même et à la peinture à l’huile.

Commençons par ce qui semble le genre le plus aisé : celui du paysage.

Il y a ceux de la mer et des plages en hommage à sa Bretagne. Le village où il est né, Trebeurden n'a pas d'autre histoire que celle d'un des plus gigantesque raz-de marée du siècle passé. En 1836, il ravagea la côte, détruisit des maisons et provoqua des phénomènes électriques qui intéressèrent tous les scientifiques d'Europe. Malgré cela, la devise de la ville demeure "*La mer est mon plaisir*". Et cette devise semble la sienne, tant ces mers – à l'huile ou aux pastels – sont toujours immenses et magnifiques.

Certains de ces paysages marins sont terrifiants. Le naufrage de L'Amoco Cadiz sur ses côtes bretonnes le marque profondément. La marée noire abîme les paysages de son enfance et devient le sujet d'un grand nombre de toiles. A ceux qui pourraient croire que son œuvre se situe en dehors de son temps, nous découvrirons à la suite de ses peintures qu'elle sont toujours chargées d'un regard inquiet sur le monde, qu'elles portent en elles une dimension critique incontestable de notre société. Mais cette critique est toujours faite à sa manière, jamais par des discours, mais avec des allusions.

Très souvent Philippe Garel montre deux temps d'un même endroit comme le flux et le reflux d'une même vague. Dans les deux tableaux, un même ciel : il a bougé à peine et sous lui, l'eau telle un poumon va et vient. Il faut regarder les deux peintures dans un même instant pour ressentir le temps qui passe.

Il y a aussi ses «*Vues à l'oiseau*» où la matière toute

abstraite constitue des paysages tel qu'un oiseau devrait les voir et qui induisent un vertige enivrant.

Il y a ses "Nymphéas", des scènes de marée noire où l'eau chargée de goudron charrie ces mêmes choses qui lui appartiennent pour les avoir conçues et que l'on retrouve dans les vitrines de son atelier. S'agit-il d'autocitation ou d'une certaine manière de mettre sa création en abîme ?

Dans une grande flaque, nage une bassine dégoûtante, elle va devenir le sujet de ses "soupes".

Pour elles, il a réalisé des châssis adaptés à leurs contours enserrés dans des cadres de caoutchouc noir. Dans quelques unes d'entre elles, la lune a jeté son reflet, et Philippe Garel nous dit : « *Le monde devient fantastique dans la nuit. Au crépuscule, les ombres accouchent de fantasmes. J'ai toujours aimé le réveil, cet intervalle entre le rêve et le jour, quand la nuit est encore là, mais toutes les choses sont déjà présentes. C'est dans ce passage de la nuit au jour que le monde dévoile son ambivalence. C'est le moment où, entre la réalité et l'imaginaire, un nouveau rapport entre l'intérieur et l'extérieur s'instaure* »...

À la surface de la plupart de ses soupes, on devine qu'une vigueur souterraine les anime. Des bulles comme des yeux paraissent des menaces : poésie étrange et métaphore puissante de notre monde. Quand il les a présentées, au Musée de Sens, lors de sa rétrospective, elles faisaient un étrange écho aux vitraux de la salle synodale qui les accueillait.

Il a aussi peint ces représentations de musées inondés. Dans l'eau qui les a envahis flottent à sa surface les reflets

des tableaux eux-mêmes reflète d'autres choses... Il a aussi représenté des caniveaux où les maisons et le monde redoublent leurs images.

Il a encore peint des vitrines de magasin que perturbent la réflexion des néons d'autres vitrines. Une de ces enseignes a sa prédilection, il s'agit de « *Luxor* ». Néologisme suranné, qu'il appose comme une marque sentimentale sur de nombreux de ses objets.

Pendants à ses nombreux dessins, il y a ses "Tombeaux". Celui de Rembrandt est plusieurs fois posé sur le chevalet et repris à des années de distance.

Le « *Tombeau de Velasquez* » est oeuvre magistrale où le masque du peintre planté sur un mannequin observe une scène étrange. En face de lui, un squelette d'étude. Des bras articulés s'agitent. La main de l'un d'entre eux semble peindre le maître, tandis qu'une autre main tend un miroir à la mort. La coupe rouge d'un trophée incongru, une boule jaune, deux chaussures aux talons proéminents, l'une bleue et l'autre blanche... Autant d'objets énigmatiques jonchent le sol de cette forge. De quel cauchemar s'échappent-ils ?

Au centre on voit un oiseau frère de celui que Goya pose dans la Planche 43 des « *Caprices* » intitulé « *Le sommeil de la raison engendre des monstres* ». C'est une chouette qui se regarde dans le miroir de l'eau saumâtre que contient l'urne de Rembrandt.

Au-delà de ce qui semble crypté dans cette peinture, comme dans bien d'autres chez Philippe Garel, il ne faut sans doute pas chercher d'ésotériques messages. Comme très souvent, en imposant le seul mystère de la lumière, il se présente comme un maître.

Citons à ce propos Baptiste Marrey : *“ Au contraire du mouvement général, qui depuis un siècle n’a cessé de dépouiller la peinture de ses moyens, Philippe Garel cherche, avec patience et ruse, à les reconquérir... Celle qui montre ce qu’on ne peut pas voir : qui livre à la réflexion une vision assez belle pour faire tableau, assez réelle pour faire leçon ”.*

Sans oublier Philippe Garel lui-même qui nous confie : *“ La qualité de la peinture est nécessaire pour montrer l’horreur ”.*

Mais la grâce et la beauté sont également présentes dans son œuvre ; notamment dans ses portraits d’Africaines où tout provient d’une observation souvenue. Écoutons Rudolf Kober : *“ Ainsi chez Garel, la réalité et la fiction se mêlent en dépit du caractère si plastique et si insaisissable des figures représentées. Une mystérieuse oscillation entre réalité et fiction. Ses visages ne sont pas des portraits au sens propre. Même si Garel pouvait penser en les créant à des personnes existant réellement : ces portraits naissent devant le miroir dans lequel il se regarde lui-même et se transpose en physionomie autre ”.*

Mais alors, s’impose cette question : quand il peint un autoportrait, pourquoi s’ampute-t-il les bras ? Pourquoi sur un autre autoportrait il se représente en aveugle ?

Sans yeux sans bouche sans qu’il ne puisse ni voir ni crier. Pourquoi ? Que veut-il dire ? Est-ce au statut de l’artiste qu’il pense alors, aveuglé, baillonné par des forces qui le dépassent. Serait-ce une manière de dénoncer le mépris que l’on a pour l’art dans cette société où l’argent est devenu le seul juge ?

Il me revient à propos de sa série des "Africaines", le souvenir d'un voyage en Egypte avec lui. Une semaine en bateau sur le Nil en compagnie également de quelques amis peintres dont le regretté Henri Cueco qui vient de nous quitter. Sur les berges du fleuve s'embrouillent les époques. Le sang et la joie. Le luxe et la misère. Les chefs-d'œuvres des temps et des peuples, les plus beaux récits... Et ici, nous nous sommes tous demandés où serait notre place comme artiste dans le monde de demain...

Face aux splendeurs du temps et aux œuvres tenaces de la nature, nous avons pesé le poids de nos vanités. Philippe Garel a sans doute rapporté des berges du fleuve et du royaume de Méroé, les images de ces femmes pauvres enrobées d'extraordinaires couvertures multicolores qu'il recomposa à sa manière dont il fit de splendides pastels et quelques peintures.

Au titre des portraits, il y a le «Panthéon» qu'il s'est constitué tout au long des années. A l'aquarelle, ce sont des études souvent postérieures aux tableaux. A l'huile, des énigmes complexes, des sortes de rébus comme nous venons de l'évoquer.

Pour les plus surprenants d'entre eux, il a préféré la sculpture pour laisser son empreinte sur les visages de ceux qui l'ont marqué. Il s'agit d'artistes, bien entendu. Là encore, c'est un travail qui ne peut se dater, car si Delacroix, taillé dans un marbre blanc date de 1987, leur réalisation s'échelonne sur trente ans. La plupart modelés en terre sont fondus dans du bronze. Certains sont sur des places publiques comme Monet à Rouen, Léon Blum à Paris, mais il a eu la chance de tous les rassembler

à Saint-Pierre-de-Varengueville dans le cadre prestigieux de la fondation MATMUT.

Encore d'autres portraits hantent ses carnets comme ces « Rires », qu'il va traduire en céramique et dont les dents si réalistes évoquent au-delà de la chair les squelettes auxquels elles appartiennent.

Rien n'est innocent chez Philippe Garel.

Fabriquer, disais-je en débutant.

Une des plus belles expositions de Philippe Garel s'est tenue au Musée Cognac Jay, en 2007. Le conservateur l'avait invité à installer ses œuvres parmi la fine fleur du mobilier estampillé et les tableaux de François Boucher et d'Antoine Watteau. L'artiste a veillé à le faire à la manière de... Autrement dit, comme le maître de maison l'aurait fait trois siècles plus tôt.

Il installa comme un pendant à une commode de Jean-Henri Riesener, un de ces meubles faits de bouts d'aluminium. Près d'une porcelaine galante représentant un jeune couple, il rapprocha deux chiens de la même matière et qui, avec la discrétion conforme à l'établissement, faisaient trivialement ce que les jeunes amoureux avaient dans leur tête le projet de faire...

Philippe Garel fait naître dans notre esprit une confusion réjouissante, un trouble joyeux, une ironie toute socratique. Ferme mais sans méchanceté et qui nous permet d'appréhender les questions que pose un musée

aujourd'hui, sans aucune pédante prétention théorique.

Un vrai Gai Savoir.

Avec Philippe Garel, c'est à prendre ou à laisser... Comme sa relation à Rembrandt, par exemple. S'affronter au maître absolu du clair-obscur n'est pas tâche facile et ce n'est d'ailleurs pas son projet, mais durant des années, il constitue une forme de cabinet de curiosités qui rassemble tout l'attirail de l'atelier du géant hollandais. Et clou de l'opération, Garel invente un parfum aux effluves de térébenthine. Alors, hommage ou ironie ?

La puissance de chacune de ses créations fait oublier Rembrandt pour imposer ce qui n'est qu'à lui. Pour Philippe Garel, reconstituer ne correspond pas à approcher les choses comme elles furent, mais, avec le cœur enfant et la main habile, restituer des trésors communs à nos consciences. On ne saura rien de plus de Rembrandt sinon qu'il est toujours une pile active de l'amour de la peinture.

Comme l'immense avion en aluminium ou cette moto et son side-car dans la même matière et qu'il vient juste d'achever, objets qui activent l'imaginaire de l'enfance.

Pour Philippe Garel, il n'y a pas de hiérarchie dans les sujets et faire l'inventaire pittoresque de son œuvre montre qu'il n'y a pas d'éparpillement et que comme dans le monde des rêves éveillés tout s'emboîte et s'harmonise, car il ne faut jamais perdre de vue que son véritable et principal sujet est le temps sous toutes ses formes.

Pour lui, l'art travaille le monde des apparences avec la mémoire de ce qu'il fut.

16/17

Permettez-moi encore un retour en arrière et d'évoquer une autre série de tableaux, ses «*Panoramatomiques* », où il superpose à des plans de Paris les circonvolutions d'un chou-fleur qu'il a longtemps observé qui prend tout à coup l'aspect d'un champignon atomique. Et comme Garel ne craint pas le pire, il décline cette forme menaçante en une lampe de salon, tout à fait design.

Avec lui on ne sait jamais où on est, c'est vraiment à prendre ou à laisser.

Mais qui est donc Philippe Garel ?

Celui qui pense l'espace : chacun de ses tableaux est une équation spatiale.

Celui qui joue des objets : chacun d'eux pousse à rire ou à angoisser.

Celui qui fait parler le temps : une de ses récentes séries est une galerie de portraits « *pré-mortem* ». Ce sont des d'amis peints comme s'ils venaient de mourir... Histoire de gagner du temps !

Portraits

Philippe Garel nous offre aujourd'hui au sein de cette Académie, une exposition dans laquelle il nous présente, des peintures étonnantes que j'ai évoquées. Celles de ces musées vides et inondés, présages pour se prémunir de nos vanités.

Il nous présente également de grands dessins animés par des ombres seules.

Pourquoi tant d'énergie, sinon pour convoquer cette joie intime qui exorcise la mort, en nous maintenant debout face à elle, tout en nous occupant. C'est aussi ce que je pourrais moi-même penser.

Pour finir, et justifier l'embarras dans lequel je vous ai entretenu, j'aimerais évoquer une de ses dernières pièces figurant également dans l'exposition que nous allons découvrir tout à l'heure.

Il s'agit de deux dessins, des aplats monochromes. Attendez-vous à rien y voir, mais surtout : attardez-vous.

Regardez-les attentivement, et vous serez témoins du mystère que l'art produit. Vous imaginez que ces deux surfaces sont droites sur le mur. En êtes-vous sûr ? Vous voulez les voir comme vous les pensez. Mais non, elles ne sont jamais là où vous les attendez. Philippe Garel les a intitulés: les « Inalignables ».

Je me demande alors si ce mot ne va pas réparer tous mes embarras...

Et si justement, Philippe Garel était bien lui-même, un « Inalignable ».

Mesdames et Messieur de l'Académie, merci de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder.